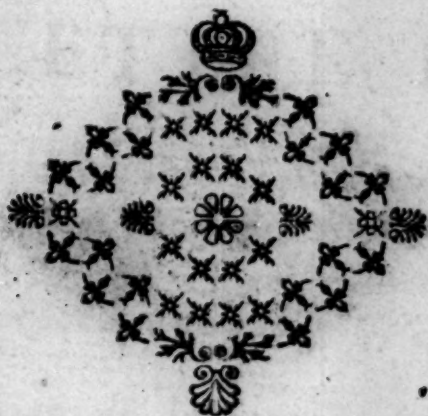


England

h-4

L'ESPION
DES
SAUVAGES
EN
ANGLETERRE.



A LONDRES.

Aux Dépans de la Compagnie.

1764.





L'ESPION *DES SAUVAGES* EN ANGLETERRE.

LETTRE I.

An CHIAMAKOULECK *ou* Chef
de la Nation des *****

A LONDRES le 1764.

SI ton amitié étoit aussi vénale que celle dont se parent la plupart des Anglois chéz qui me voilà rendu, je ne te prierois pas de me la conserver. Ce lien sacré de l'humanité n'est ici que de vaines paroles. Les effets ne s'en font voir que par grimaces,

A

&c

& les preuves ne s'en tirent qu'au prix d'un vil intérêt. Celui qui dans ce Pays possède le plus gros poids de ce metal pernicieux que nous méprisons, enfin de cet or qui a coûté la vie à tant de milliers de Mexiquains, de Perusiens & d'Américains, celui-là, Frère, est parmi les Anglois, l'heureux Mortel qui trouve le plus d'Amis & qui voit à sa suite le plus d'Esclaves. Ne crois pas que leur Amitié puisse approcher du caractère de la nôtre. Ce n'est point l'homme qu'ils aiment; ce n'est que ses richesses. Viennent-elles à leur échaper par quelques revers, leur Amitié s'évapore comme la fumée de nos pipes. Le dédain lui succède; le mépris accompagne bientôt celui-ci, & souvent une pleine indifférence les suit de près.

Lorsque tu m'as engagé au nom de tous nos frères Américains, à passer dans cette humide & frôide contrée, pour les informer de tout ce
que

que je pourrois apprendre concernant nos intérêts communs, j'ai crû que je rencontrerois bien moins de difficultés que je n'en trouve, à remplir les Articles de ma mission. J'ai crû que je pourrois vivre parmi les Anglois comme les Anglois pourroient vivre parmi nous, que je serois admis dans leur cercle sans distinction de rang & de naissance, que je serois reçu dans leurs parties de chasse, que je participerois à leurs Banquets, & que sçachant l'Anglois, je pourrois être à même d'entendre tout ce que cette Nation pourroit projeter contre ou en faveur de la nôtre: mais, Frère, ils nous appellent Sauvages, & je ne crois pas qu'il y ait de peuples sur la terre à qui ce nom puisse mieux convenir qu'à ces opulents Insulaires. Chacune de leurs Cabannes ou de leurs Maisons sont autant de Citadelles, de Redoutes ou de Retranchemens où ils se renferment avec autant de précautions, que si un Ennemi puissant étoit prêt à les assaillir.

Ils en sortent il est vrai, pour se visiter & se communiquer leurs intérêts ou leurs besoins mutuels, mais c'est toujours avec défiance, avec la crainte d'être trompés par leurs propres Concitoyens; & en effet ils ne cherchent qu'à se duper réciproquement. Je dis plus, ils sont sans cesse divisés, même dans leurs propres Familles. Le Père y fait la guerre au Fils, le Fils au Père; la Mère à sa propre Fille: celle-ci à ses Sœurs ou à ses Frères; & ces derniers ne sont pas plus unis que nous le sommes avec nos Voisins lorsque des raisons légitimes nous portent à lever contr'eux la hache d'inimitié.

Leur Chef qu'ils appellent leur Roi ou leur Père, n'est pas plus à couvert des traits d'inimitié de ceux qui se nomment ses fils ou ses sujets; que le sont en raze campagne nos Ennemis, des dards & des fleches que nous leur décochons. Des factions s'élèvent pour contrequarrer ses volontés

lontés & ses intentions ; l'on cabale contre ses favoris ou ceux qu'il choisit pour administrer la Justice , faire respecter la Religion , commander les Armées , ou entretenir la Paix avec ses voisins. Ils appellent ces derniers des Ministres , des Secretaires du Cabinet de leur Maître ; & tu observeras que les Secrets qu'on leur confie sont pour la plûpart d'un si grand poids , qu'ils ne sçauroient les soutenir deux fois vingt-quatre heures.

Quand je compare l'amour que notre Tribu fait éclater pour toi , avec celui dont les Anglois disent qu'ils sont pénétrés pour leur Souverain , je ne puis que te féliciter , & plaindre le Prince qui règne sur eux.

L'on m'a déjà dit qu'ils en avoient fait périr plusieurs sous des pretextes qui bien examinés , n'avoient eu pour objet qu'un vil motif d'intérêt ; surtout dans les Monstres dénaturés qui avoient l'audace de braver l'infamie
avec

6 L'ESPION DES SAUVAGES

avec les tourmens du supplice , en trempant leurs mains criminelles dans un sang si respectable. Je suis &c.

LETTRE II.

A LONDRES le 1764.

JE m'attendois , chère Frère , en finissant ma dernière , à découvrir dans cette Nation barbare, quelque chose qui put adoucir l'idée que tu peux t'en être formé par mes rapports ; mais c'est en vain que je cherche à justifier sa conduite, puisque je n'y trouve que des horreurs.

Au Siècle dernier , cette Nation poussa son ressentiment jusqu'à faire mourir en public sur un échaffaut le plus doux & le meilleur des Rois qui avoit régné jusqu'alors sur elle.

Si jamais j'ai le bonheur de te rejoindre, Digne Chef de notre Tribu,
je

je te lirai les livres où cette sanglante Tragedie est recitée, avec toutes les circonstances qui l'ont précédée & les événemens qui l'ont suivie : tu jugeras toi-même, si jamais les Antropophages, les plus cruels des Américains, en ont fait jouër parmi eux de semblable. Le crime de tout ce Peuple me paroît d'autant plus affreux, qu'en supposant ce Roi incapable de régner, il y avoit mille moyens plus doux de le faire descendre du Trône, que celui que l'on mit inhumainement en usage en lui faisant trancher la tête.

Il est bien vrai que chaque année ces Insulaires célèbrent un jour de repentir, pour un peché dont, disent-ils, ils demandent pardon à l'Etre Suprême; mais croirois-tu que tandis que la moitié de la Nation est renfermée dans ce qu'ils appellent le Temple de l'Eternel pour s'attrister d'une action odieuse, l'autre moitié remplit leurs Maisons ou leurs Taver-

8 L'ESPION DES SAUVAGES

nes de cris de joye à l'entour d'une tête de Veau qu'ils dévorent avec autant de plaisir, que nous dévorons un blanc que le fort des armes a fait tomber dans l'une de nos broches.

Les Anglois & le reste des Européens disent, qu'ils font de tous les peuples de la terre, les mieux civilisés. Ils ont des Loix de deux espèces, Loix divines & Loix humaines. Les premières règlent ou devroient régler leurs sentimens par rapport aux hommages dûs à la Divinité ; les secondes leur font connoître & devroient leur faire pratiquer tous les devoirs que dicte la saine raison à l'espèce humaine pour s'entr'aimer & se secourir mutuellement.

Je me suis fait instruire des unes & des autres ; c'est l'ouvrage de tout ce qu'il y a eu d'hommes les plus spirituels & les mieux versés dans l'Etude de la Sagesse. Je crois pourtant, ou j'ai lieu de penser que cette
étude

étude les a fait tomber dans l'Enthousiasme, qu'elle a tellement échauffé leur imagination, qu'après avoir engendré le vrai, elle a fait naître, je ne dis pas le faux, mais je dois dire l'impossible. Ici c'est un Législateur qui prêche l'humilité avec la voix & les gestes de l'orgueil, & ne fait que des Orgueilleux : là c'en est un autre qui veut concilier les partis les armes à la main & qui ne peuple l'Europe que de Guerriers en tous genres; car il en est qui la plume à la main font bien plus de fracas que ceux qui commandent la grosse Artillerie ou les Légions les plus formidables.

Ce n'est pas seulement entre les différentes Nations des Européens que ces Guerres ont en général lieu, elles déchirent le sein de chacun en particulier, & il n'en est point qui puisse comme nous, se glorifier de jouir des douceurs de la Paix.

Si après une cruelle & sanglante guerre où le sang humain a ruisselé
par

par torrens , un Peuple fait la Paix avec ses voisins , aussitôt avec des Armes souvent plus funestes que celles qui reposent dans les Arsenaux , il se combat & s'entredéchire lui-même avec les traits de l'ambition , de la haine , de l'orgueil , de l'intérêt & de l'avarice. Celle-ci se met à la tête de toutes ses autres Passions , de son culte même ; & dans l'ardeur de la mêlée elle n'épargne pas son propre sein.

Cette dernière peinture caractérise mieux les Anglois , qu'aucune autre des Nations qui les environnent ; & ce Tableau bien dessiné & bien coloré seroit d'une très-grande étendue s'il falloit l'achever entièrement.

Je n'ébaucherais , très-digne Chef , de notre heureux Tribu , que la partie qui nous intéresse.

Tu connois à peu près toutes les vastes Provinces que les Anglois possèdent en Amérique ; ils n'ont en
Europe

Europe que la vingtième partie des Terres qu'ils ont acquis sur nos frontières. Cependant ils y sont puissants en Richesses, en Vaisseaux, en Hommes aguerris & en industrie. Ils le feroient bien d'avantage si l'union & la paix dont ils ne connoissent que les noms, étoient en vigueur parmi eux. Outre la guerre perpetuelle qu'ils se font à eux-mêmes, ils en ont quelques fois avec leurs voisins, & surtout avec les François. Ils ne sont séparés de ces derniers que par un trajet de mer de trois heures quand le vent souffle en poupe. Cependant ce trajet est une Barrière invincible autant pour l'une que pour l'autre Nation. En dépit de cette invincibilité, les François & les Anglois se portent reciproquement une haine implacable : jaloux de la Prospérité & de la Grandeur de leur Empire, les uns voudroient subjuguier les autres, en tems de Paix par le Commerce ou par l'industrie, & en tems de Guerre par les Armes. Ils ont des
Ecri-

Ecrivains à gages, qui par des Ecrits presque toujours envenimés par la haine & l'animosité, discutent les Droits reciproques de leur Nation sur leurs voisins.

Tu t'imagines aisément que la partialité y a toujours part. Celle-ci échauffe, anime les partis, & les éloigne autant qu'elle peut, de tout accomodement raisonnable.

Tantôt ce sont des feuilles volantes, tantôt des brochures, sous des titres qui dans le fond ne signifient que des pensées vagues & vuides de sens. Le Catalogue seul en composeroit un Volume de plus de mille pages.

Je ne te parlerai que de deux de ces Libelles; l'un intitulé *l'Observateur Hollandois*, & l'autre *l'Observateur observé*. Le premier qui aime le François, est véritablement ce que les Européens appellent un Rhetoricien

cien très-éloquent , qui à la faveur d'un discours très-poli & bien dicté veut & prétend que ce soit les Anglois qui furent les auteurs & les premiers aggresseurs dans la dernière guerre, d'où celle que nos Américains ont aujourd'hui avec les Anglois, prend son origine.

Le second qui n'a pas été récompensé par les Anglois comme il auroit mérité de l'être, s'est moins attaché aux fleurs qu'aux fruits. Cependant soutiennent les Anglois, il a mieux prouvé que ce furent les François qui immédiatement après la Conclusion du Traité de Paix de 1747. à 1748. vinrent attaquer à mains armées les possessions Angloises sur les confins de l'Ohio dans la nouvelle Ecosse. On sçait comme ils traitèrent les Marchands Anglois du Blookhaufe & quelles furent les suites funestes de cette sanglante Tragedie en Amérique.

La

La multitude des Lecteurs s'est déclarée pour *l'Observateur Hollandois*. Mais *l'Observateur observé* a attiré de son côté toutes les personnes véritablement informées des instructions qu'apporta en Amérique le Sr. de la Jonquière Gouverneur du Canada. La France avoit donné les mains à la Paix dans le tems que ses Armes triomphoient sur les frontières, parce que des calamités publiques désoloient l'intérieur du Royaume ; la Famine alloit faire revolter la Guienne, le Poitou, la Xaintonge ; & plusieurs autres Provinces dont tu trouveras la position dans la Carte particulière de ce pays, étoient prêtes à suivre le même exemple. Malgré donc le peu de bonne volonté des Ministres François à faire la Paix, une nécessité absoluë les y contraignit. On prétend ici que ce n'étoit qu'avec le dessein prémédité de rompre le Traité, dès que l'Abondance seroit rentrée dans le sein de la Nation. Mais quel fondement peut-on faire
sur

sur des rapports qui n'ont pour source que la haine & le préjugé ?

Portes-toi bien , cher Frère , le Courrier va partir , & je n'ai pas le tems de te finir cette excursion. Tu en recevras la suite , par le premier ordinaire.

LETTRE III.

A LONDRES le 1764.

TU as vu , cher Frère , comme les Européens se diffament dans leurs écrits , même aux dépens de la vérité. Je continuerai dans celle-ci à t'instruire de quelques faits que j'ai encore appris depuis ma précédente Lettre.

Lors de la Naissance de la Guerre qui finit l'année passée , l'Angleterre étoit gouvernée par un Chef qui étoit aussi d'une Tribu dans la Grande Ger-

Germanie, en cette dernière qualité, il étoit Maître prèsqu'absolu de ses sujets; mais comme Roi des Isles Britanniques, son pouvoir étoit borné par de certains Privilèges dont jouissent les Anglois depuis un tems immémorial. Accoutumé dans ses Etats Patrimoniaux à ne suivre que ses propres volontés, il devoit naturellement regarder avec quelque mortification les contrairietés qu'il rencontroit de la part de plusieurs de ses sujets, lorsqu'il vouloit innover & introduire des Loix contraires à celles qui contribuoient à la moindre nuance de leur liberté. L'un de ses Ministres nommé Robert Walpole, pour flater le goût & les passions de son Auguste Maître, travailla à plusieurs Projets dont la plûpart tendoient à faire parvenir le Chef des Anglois au même Despotisme qui flatte l'ambition des plus grands Rois de l'Europe. La plûpart de ces Projets échouèrent par l'opposition qu'ils rencontrèrent de la part des Grands & de celle du Peuple.

Celui

Celui de l'Accise entr'autre, fut à la veille d'exciter la plus sanglante révolution. Le Ministre s'attira la haine des Communes, il pensa en être la victime; il fut contraint de se défaire de son Emploi: mais particulièrement protégé par son Maître, il fut élevé à la Dignité de Pair du Royaume, Dignité qui le mit lui & ses immenses richesses à couvert du ressentiment du gros de la Nation.

Il fut remplacé par l'homme qui avoit le plus de lumières, & le plus d'intégrité, Mylord Carteret. Celui-ci, plus versé dans les Sciences que dans l'art de la Dissimulation, vouloit concilier les intérêts particuliers de son Souverain avec ceux de tout l'Etat. Ce système étoit beau, mais peu praticable vis-à-vis d'un Prince qui auroit souhaité n'être subordonné qu'à lui-même.

Mylord Carteret, créé ensuite Comte de Granville, ne resta pas
B long-

longtems en place : un Duc fort riche & encore plus curieux de sçavoir ce qui se passoit dans le Cabinet secret du Monarque , briguâ cet Emploi. Pour l'obtenir , il s'étoit rangé dans le parti opposé à la Cour ; il cabala , il se fit redouter , on le craignit , & quoi qu'il n'eut que peu ou point de Talent , le Prince aimâ mieux pour flater l'Ambition de cet Ennemi particulier , le revêtir de l'Emploi de Secrétaire d'Etat , que de le voir à la tête d'un Corps de Mécontents qui auroient pû causer bien des Allarmes à la Famille régnante.

Ce nouvel Emploi devint d'un poids insupportable pour celui qui avoit tant fait jouer de ressorts à l'effet de l'obtenir : il falloit plus d'acquis & de pénétration qu'il n'en avoit. Le Ministre qui lui succéda , n'en possédoit guère d'avantage. La Nation parût en être satisfaite ; mais une cabale puissante en éleva un autre qui culbuta ce dernier. Ce fut sous son
Mini-

Ministeriat que la Guerre s'alluma en 1755. Le début n'en fut pas des plus heureux ni des plus glorieux pour les Anglois. Fasse le Ciel que la Paix qui l'a suivie soit éternelle!

Mon vœu est bien à sa place: car quel fond peut-on faire sur les Traités quelque bien affermis qu'ils soient par des Conseils éclairés, lorsque les Peuples qui ne respirent que le Carnage, veulent à quelque prix qu'il leur en coûte, rassasier s'il est possible, leur férocity du sang de leurs voisins respectifs?

Aussi peu d'Européens pensent-ils que cette Paix puisse être de longue durée. Elle s'est faite, disent-ils, trop subitement & par des menées qui sentent bien plus la corruption d'un côté & la nécessité de l'autre, que la franchise & la bonne foi de la part de quelques Ministres qui ont mis la main à ce Chef d'œuvre étonnant.

Ce fut pendant cette Guerre, & tandis que les Anglois triomphoient sur terre & sur mer, en Europe & en Amérique, que leur Monarque cédant aux poids des années, paya le Tribut à la Nature en mourant subitement. Peu de jours avant sa mort, ce Prince avoit passé des Troupes en revue, & l'on attribua au grand froid qu'il fit ce jour-là, la perte que l'Angleterre fit de cet Auguste Chef.

Le début de cette Guerre, comme je viens de le dire, n'ayant pas été des plus glorieux pour ces Insulaires, ils s'en prirent à l'administration du Sr. F * * *, aujourd'hui Comte d'H * * * * *, & forcèrent en quelque sorte le défunt Roi à le remplacer par le Sr. P. *. Ce dernier ayant affecté des sentimens tout à fait populaires, eût le talent de faire accroire à la multitude qu'il n'avoit à cœur que les intérêts de sa Nation. Se sentant appuyé du plus grand
nom.

nombre, il affecta de s'éloigner des Principes qui avoient élevé ses prédécesseurs. Il produisit des Projets qu'il avoit eu l'art de faire applaudir secrètement par ceux qui donnent le premier branle à la voix du Peuple. Le Conseil privé du Prince n'ignoroit pas les précautions politiques du Ministre, & pour ne pas grossir le nombre des Mécontents, (*car il en est toujours en Angleterre,*) il y souscrivait sans réplique.

Ce fut pendant l'Administration du Sr. P *, que l'Angleterre repara non seulement les pertes qu'elle avoit fait au commencement de cette Guerre, mais encore qu'elle eût le bonheur de frapper les plus heureux coups.

Son Allié le Roi de Prusse, de qui les Actions heroïques sont tout autant de merveilles que les siècles à venir auront peine à croire, ce véritable Guerrier dissipa des Légions formi-

dables qui s'étoient liguées contre lui, Son Emule le Prince Ferdinand avec l'Imitateur de son Héroïsme, l'Héritier présomptif de la Maison de Brunswick, se signalèrent par des traits aussi glorieux, que ceux des plus grands Capitaines de l'antiquité, & ceux des Guerriers de notre tems.

Les François qui avoient triomphés à Steinbeck, furent défaits à Rosbach par Frédéric le Grand, avec une Armée de deux tiers inférieure à la leur appuyée d'une autre Armée composée de Germains.

Les François furent encore défaits près de Minden; ils eurent le dessus à Bergen, & plus glorieusement encore en Mars 1761. lors de l'irruption des Alliés dans la Hesse; ou pour mieux dire, tant qu'ils furent commandés par l'immortel Broglie: mais ensuite Ferdinand & Granby les repoussèrent jusques auprès de la rivière du Mayn.

Con=

Conflans leur Amiral avoit été battu par l'intrepide Hauke, & la plûpart de leurs Etabliffemens dans les Indes, dans les mers de notre Amérique, & fur les confins de nos Tribus, furent fucceffivement subjugués & fousmis aux Armes victorieufes des Anglois.

Que l'orgueil d'un Européen fait de ravage dans fon ame quand la fortune couronne le succès de fes entreprises ! Le Secretaire P * ne s'attribua pas feulement la rapidité de toutes ces conquêtes, mais encore eut-il le fecret de faire accroire à tous les Anglois que ce n'étoit qu'à lui feul à qui ils en étoient redevables. Cette opinion paffa du fein de la populace dans l'idée du Citoyen, & de l'imagination de celui-ci jufques dans l'efprit des Grands. Il n'y avoit qu'une voix en fa faveur, c'étoit celle de tous les trois Royaumes qui compofent les Isles Britanniques ; & ne pas être de ce fentiment, c'étoit fe mettre en

B 4

quel-

quelque sorte au rang des Criminels d'Etat.

Je te l'avouë, respectable Chef, j'ai toujours été & je serai toute ma vie du nombre des coupables de cette espece. P * a été heureux. Voilà en peu de mots à quoi se reduit selon moi tout son mérite. Des evenemens signalés se sont succédés sous son Administration; qu'il y ait contribué, son Emploi l'exigeoit naturellement: tout autre auroit pû avoir la même gloire, ou la partager comme lui, avec les Héros qui ont combattu à la tête des Flotes, comme à celle des Armées. Mais qu'il ait operé ce qu'un grand Ministre auroit pû faire, c'est ce que j'ose dire qu'il n'a pas fait, en le comparant avec tous les grands Hommes qui dans d'autres Etats ont eû le maniment des affaires. J'enfanterois un Volume de toutes les occasions favorables qui ont échappé au Sr. P *, pour n'avoir pas eû la qualité la plus essentielle à l'homme d'Etat, qui

qui est d'être visible à tous & assés populaire pour entrer dans les plus petits détails.

Populaire, me dira l'un de ses Partisans, P * l'étoit ; & je suis du sentiment de ce dernier dans le sens qu'il attache à cette Epithete , c'est à dire que P * regloit son systême sur celui qui flatte le Peuple : mais si l'on entend par populaire un Ministre sans cesse occupé des véritables intérêts du Peuple, accessible à certaines heures ou à certains jours, pour l'Artisan comme pour le Noble ; que l'un & l'autre peuvent aborder dans des circonstances qui embrassent les intérêts de l'Etat, je ne dirai pas que P * n'étoit rien moins que tout cela ; mais que même ses Secretaires dédaignoient d'écouter ceux qui véritablement avoient des Droits légitimes pour être admis à l'audience du Ministre, ou tout au moins à la leur.

Je pourrois ici alleguer des preuves authentiques de cette vérité, mais
on

26 L'ESPION DES SAUVAGES

on sçait qu'un Sauvage ne ment jamais.

J'ai vû ce Ministre & plus d'une fois, s'enfermer dans une grande Boète que les Européens appellent *Chaise à Porteurs*, & cela en sortant de son Cabinet, pour se faire transporter jusqu'à la porte du Palais de son Maître. Je te demande si jamais Sauvage fut plus sauvage que cet homme-là ? Pourquoi se dérober à la vuë d'un Peuple qui nous aime ?

Si je voulois entamer la critique des mœurs des Anglois, & sur tout de la conduite de ce Ministre, je ne finirois pas si tôt ; & tu pourrois juger qui ou d'eux, ou de nos Américains, sont les plus Sauvages. Je laisse leurs mœurs à part, pour m'attacher à des choses qui nous intéressent bien plus.

Je t'en parlerai par le prochain ordinaire. Adieu.

LET.

LETTRE IV.

A LONDRES le 1764.

TU te souviendras sans doute, que je t'ai déjà dit que les Anglois courroient de conquêtes en conquêtes, avec autant de rapidité que nous parcourrons les vastes forêts de nos contrées.

Ils avoient pris la Guadeloupe, la Martinique, Bellisle, Pondichery & le Canada. Ils avoient des Flottes nombreuses tandis que leurs ennemis n'osoient plus sortir de leur Port, ni pour la Guerre ni pour le Commerce. Enfin ils étoient à la veille, secondés par Frédéric l'immortel, de pouvoir entreprendre la Monarchie Universelle où tant de fois avoit buté le Ministère François.

Le Crédit de P* croissoit à vuë d'œil chés les Anglois. Toutes ces éclatantes réussites lui étoient attribuées.

buées. Le Trésor de la Nation s'ouvroit à sa voix & selon sa volonté. Il y puisoit des sommes immenses pour les affaires qu'on appelle secrètes, sans qu'on osât lui en faire rendre compte. Ce qui pourroit prouver qu'il n'en faisoit pas un usage des plus consciencieux, ce furent plusieurs Alliances que firent les François avec de certaines Tributs, & le Pacte de famille entre toutes les Branches de la Maison de Bourbon, dont P^r ne fut informé que par le secours des papiers que les Européens nomment les *Gazettes*. Il n'étoit pas mieux instruit de ce qui se passoit en Amérique dans les Etablissmens Espagnols. Une Flotte des plus riches en or & en marchandises qu'il avoit projeté d'intercepter, arriva dans les Ports d'Espagne au même tems que ce Ministre vouloit faire declarer la Guerre à cette Monarchie, dans la vuë de s'emparer de ce Trésor. Quelques Vaisseaux richement chargés tombèrent bien entre les mains des Anglois, mais ce
n'est

n'est pas & tant s'en faut, tout ce qu'ils auroient pû avoir si P * eut été plus actif, plus vigilant & plus généreux d'un Argent qui ne lui coutoit rien.

Un Vaisseau François nommé l'A-jax, avoit été pris par un Anglois à la vuë d'une Citadelle Espagnole, mais (*prétendoient les derniers,*) bien au delà de la portée du Canon. Par la Protection que le Gouverneur de cette Place avoit accordé au François, l'Anglois fut obligé d'abandonner sa Capture. Il en informa la Cour: celle-ci aveuglement gouvernée par P *, fit demander avec hauteur satisfaction du fait au Ministère Espagnol. L'orgueil & la fierté en vinrent aux prises, le combat fut opiniâtre, & c'est ce que P * demandoit, pour faire passer au Conseil le Projet qu'il avoit formé de faire la guerre à l'Espagne. Ce Conseil étoit composé de près de 60. hommes sçavans, lettrés, expérimentés, qui n'ignoroient pas que malgré
tous

tous les heureux succès qui accompagnoient les Armes de l'Angleterre, un Ennemi de plus engageoit la Nation à des dépenses considérables; dépenses qui auroient fait naître avec raison les murmures du Peuple. Ces Sages n'applaudirent point à ce Projet. Le jeune Monarque qui venoit de monter au Trône, étoit de leur sentiment. P * & son beau-frère, furent les seuls qui opinoient pour cette Guerre & qui la soutenoient juste, utile & nécessaire. Cela peut-être bien parce que tout ce Conseil vouloit penser mûrement & réfléchir avant de se décider sur une démarche si épineuse. P * & son beau-frère le L. T *, prirent le mors aux dents, sortirent de cette Assemblée respectable, écumans de colère, & ne furent pas plutôt rentrés dans leurs Cabannes, qu'ils déclarèrent ne vouloir plus servir leur Prince ni leur Patrie, en remplissant les Emplois dont ils avoient été revêtus.

Que

Que de raisonnemens n'a-t-on pas fait sur une conduite aussi audacieuse ! Je ne suis qu'un Sauvage selon Mrs. les Anglois, voici ce que j'en ai pensé. Il est sensible que P *, croyant qu'il n'y avoit point de tête dans le Royaume capable de le remplacer dans le poste qu'il occupoit, crût qu'il seroit fortement sollicité par son Souverain & par tous les Membres du Conseil, de le conserver : ou que les rumeurs d'une vile Populace, forceroient en quelque sorte le Chef de cette République & tous les Grands, d'obeir aux volontés de ce Ministre, & d'acquiescer à son Plan touchant la Guerre contre l'Espagne. Cependant quoi que ce Ministre eut un très-grand nombre de Partisans, aucun d'eux ne jugea à propos d'éclater. Son Parti se trouvant sans Chef pour l'animer, se contenta de lui prodiguer de grands éloges qui dans le fond, n'étoient dictés que par la prévention ou l'ignorance.

Sur

Sur la démission volontaire que P* fit de son Emploi, le Souverain guidé par les Conseils de celui qui avoit élevé son Enfance, ne crût pas que la gloire du Trône dût être ternie par des supplications, en priant ce Particulier de conserver le maniment des affaires de l'Etat; mais par une Politique reçue parmi les Européens, il accorda à ce Serviteur rebelle une Pension de 3000. Liv. Sterl. Cette Pension revolta la multitude qui sçavoit que P* étoit assés riche pour s'en passer. Elle fit même dire à plusieurs de ses adhérens, que s'il eût servi sa Patrie avec un entier désintéressement, il ne l'eût jamais acceptée. Dès lors il ne passa dans l'idée des vrais Patriciens que pour une ame vénale & vendue à l'intérêt le plus fordide. Le bas Peuple seul, & quelques Ecrivains intéressés lui continuent encore des applaudissemens, & dans le vrai s'il en mérite, ce n'est qu'à ce dernier égard.

Le

Le changement qui se fit dans le Ministère Anglois par la Démission de P * & de son Collegue M. H ***, n'empêcha pas l'Angleterre de déclarer la Guerre à l'Espagne. C'étoit trop tôt ou trop tard, respectivement à l'état dans lequel les affaires se trouvoient alors. C'étoit en effet dans la position actuelle, vouloir sacrifier le Portugal en risquant d'échouer devant la Havane; mais on a réussi dans cette dernière entreprise, & le succès pallie ordinairement l'excès d'une témérité.

Le Lord E *** remplaça le Sr. P *. Ce Ministre trouva les affaires en assez bon état, & elles n'ont pas végété sous son Administration. Il est mort, & je crois que toute sa gloire est ensevelie avec lui.

Pour parler franchement, Mylord H *** le Collegue du Sr. P *, ne méritoit pas d'être remercié de son Emploi. C'étoit un homme actif, laborieux, instruit des intérêts de son

C

Pays

Pays, qui avoit beaucoup voyagé, & qui connoissoit assés bien les mœurs & le caractère des Nations voisines; mais il devoit être sacrifié à l'ambition du favori d'une grande Dame. C'étoit le L. B * * qui obtint la Charge de Secrétaire d'Etat au Département des affaires du Sud qu'avoit eu jusqu'alors Mylord H * * *.

A peine ce nouveau Ministre fut-il installé dans son Emploi, qu'il conçut le dessein de s'élever à la première Dignité du Ministère, ordinairement remplie par le Chef de la Trésorerie. Celui qui l'occupoit étoit un Vieillard à qui la Maison regnante devoit en quelque sorte une protection signalée en considération du sacrifice qu'il avoit fait de sa fortune & de son bien pour attirer dans le parti de la Cour, ceux que l'argent & l'apât de la bonne chère ont le pouvoir d'y faire entrer. Il est vrai que son luxe excessif, la délicatesse de sa table & la somptuosité de ses équipages avoient englouti des
sommes

sommes immenses ; mais il est vrai aussi qu'il avoit crû toutes ces profusions nécessaires pour atteindre à son but. Enfin les biens du Lord B * * étoient presque totalement dissipés lorsqu'il projetta de remplacer le Vieillard même de son vivant. Le Duc de N * * * fut donc contraint de se retirer dans sa maison de campagne à Clarmout , & d'abandonner à son Competiteur le Trésor de l'Etat & la Régie de toutes les affaires qui en font le soutien. Ce Duc n'avoit jamais passé pour un genie aussi vaste & aussi cultivé que celui de T. P * * son frère qui avoit eu le même Emploi ; mais travaillant d'après les Plans & les Mémoires de celui-ci , sous son Administration les Finances n'avoient pas excessivement empiré.

Le Lord B * * bien plus présomptueux que capable de les améliorer, crût que la suppression de plusieurs petites Charges produiroit une économie avantageuse à l'Etat : il débuta

par attaquer la cuisine de son Maître ; mais ce n'étoit que pour faire meilleure chère chés lui.

De quarante Esclaves payés par la Cour pour attiser le feu, écumer la marmite ou tourner la broche, il les reduisit à douze, & par des reformes de cette espece il crût se faire valoir aux yeux de son Souverain. Ce Prince avoit reçu son éducation de la bouche & des exemples de cet Ecoffois. Juge toi-même quel des deux est le plus à plaindre & le moins coupable envers la Nation qui doit recueillir le fruit de pareils Principes.

Comme l'avarice domine ordinairement chez les Peuples les plus riches & les plus opulens, les Anglois, excepté le bas Peuple, ne se plainquirent point d'une conduite si opposée à celle que doit tenir un Ministre Trésorier d'un grand Empire. Elle flattoit le goût des Grands, elle autorisoit la lezine de plusieurs d'entr'eux, en un mot c'étoit un modèle inimitable.

Ce

Ce ne fut donc pas par rapport à son panchant pour l'avarice la plus fordide que l'on conspira contre ce nouveau Ministre; ce fut cher Frère, pour avoir disposé la main de son Maître à signer la Paix, & cela dans un tems où il étoit visible que la continuation de la Guerre auroit enrichi considérablement le Commerce des Anglois, & par conséquent doublé les Capitaux de ceux qui les avoient placés dans les Fonds publics. Le Trésorier avoit pourtant des vûes fort justes dans cette manœuvre. Il sçavoit qu'un homme en place conserve difficilement son Emploi en tems de Guerre, & que pendant la Paix il est beaucoup plus difficile aux cabalistes Anglois de le lui enlever.

On ne pouvoit pas raisonnablement lui faire un crime d'avoir procuré la Paix à l'Etat; on lui en fit un & très-capital, de ne pas être né en Angleterre, comme si les Ecoissois n'avoient pas, par le Droit de la Nature

& de la Raison, le Privilège de pouvoir aussi bien que les Anglois, servir le même Maître qui domine sur l'un comme sur l'autre Royaume.

Tels sont les préjugés honteux de ces Européens, qui pour autoriser & justifier leur haine les uns envers les autres, prétextent ou l'éloignement des terres, ou la différence des climats, & souvent la façon ou de l'habillement ou de la chaussure ; & néanmoins ils sont assez audacieux pour se moquer des Chinois, lorsqu'on leur dit que ceux-ci jouent à des jeux de hazard, jusqu'au vent qui sert à leur Navigation.

A propos de cette haine, tu ne croiras pas que me trouvant un jour dans un cabaret de village, j'y vis maltraiter de paroles un homme qui paroïssoit ne pas le mériter. J'en demandai la raison : l'on me répondit très-sérieusement que ce n'étoit que parce que le Seigneur du lieu l'avoit pris

pris à son service au préjudice d'un de leurs paroissiens. *Mais pourquoi lui vouloir tant de mal d'avoir eu cette petite fortune? dis-je à ceux qui me tenoient ces sots discours. C'est parce qu'il est étranger. Et de quel pays? repliquai-je. De ce village que vous voyés à une demie lieue d'ici.*

Adieu, cher Frère.

LETTRE V.

A EDIMBOURG le 1764.

NE sois pas étonné, digne Chef, de mon passage en cette ville. C'est la Capitale d'Ecosse; j'y suis venu pour mieux remplir la mission dont je me suis chargé en me séparant de toi & de mes autres amis. Tu me permettras cependant avant d'entrer dans aucun détail de nos intérêts communs, de t'entretenir de ce qui me regarde personnellement. Tu as été témoin de

l'amour mutuel que nous nous sommes promis avec la belle Makchioulek. Tu sçais que nous allions jouir de notre félicité, lorsque tu m'engageas au nom de tous nos Frères, à venir dans ces contrées. En attendant donc que je puisse jouir du bonheur de vous revoir tous, aies soin au nom de l'Astre qui nous éclaire, de l'éloigner de la barbarie des Européens qui habitent présentement les divers cantons de notre Tribu, afin qu'à mon retour je puisse, en lui exhalant la fumée de mon chalumeau, recevoir le témoignage pur de ses plus vives tendresses. En attendant, fasse le Soleil, que la chaleur de ses rayons lui rappelle sans cesse le souvenir qu'elle doit à mon amour; que sa puissance encore commande aux arbres d'entre leurs branches lorsqu'elle veut jouir en sommeillant de la douceur du repos. Fasse enfin ce Maître souverain de tous les Astres, reverdir les gazons où elle s'affied, que les zéphirs tempèrent par leur douce haleine tous les feux

feux qui pourroient lui nuire ! que le doux murmure des ruisseaux accompagne sa musette , & que les instructions que je t'ai donné sur le caractère de nos ennemis & que je vais maintenant reprendre, t'en fassent éviter les trompeuses & cruelles séductions.

Les Peuples chez qui j'habite présentement, quoi que sous le joug de ces Insulaires depuis l'avenement de Jacques II. au Trône de la Grande-Bretagne, ont déjà fait quelques efforts pour s'y soustraire, mais envain. Ils se vengent l'un de l'autre en se portant une haine mutuelle & implacable. Dirois-tu que les Ecoissois quoi qu'intéressés comme sujets d'un même Etat à l'agrandissement de la Grande-Bretagne, font éclater pour ainsi dire une joie sensible lorsqu'ils apprennent que leurs Troupes en Amérique ont eu quelqu'échecs parmi nous ? Il est à craindre, cher Frère, malgré les efforts & la bonne union qui regne parmi nos Concitoyens, que nous ne
puis-

puissions de longtems nous délivrer de la tyrannie de ces Sauvages d'Europe. Ils prennent les plus justes arrangements pour nous mettre hors d'état de leur opposer la moindre résistance. Ils se flatent même que les François qui de leur coté font les plus grands préparatifs, ne pourront jamais rentrer dans la possession de leurs anciennes conquêtes en Amérique. C'est cependant une témérité de leur part que le tems prouvera assez.

Leurs vrais Patriotes avouënt encore qu'ils étoient à la veille de faire une Paix des plus honteuses, si leurs ennemis n'avoient pas adhéré aux propositions d'accomodement qui se firent de part & d'autre. Incapable de fournir aux dépenses d'une prochaine campagne ou de deux tout au plus, il auroit fallu qu'ils demandassent eux-même la cession d'une Guerre qui leur est plus onéreuse qu'elle ne leur a procuré d'avantages. Obligés par-là de rendre tout ce qu'ils ont conquis,
nous

nous serions encore sous la possession des François; & si nous ne pouvons absolument parvenir à rentrer dans les biens de nos ancêtres, fasse le ciel que ces derniers regnent à jamais sur notre Tribu. Le François est sauvage comme nous. Tu connois ce Peuple, cher Frère; joins tes vœux aux miens, & sois assuré de mon dévouement pour toi.

LETTRE VI.

A EDIMBOURG le 1764.

J'Espere, mon très-digne Chef, que toutes mes précédentes te sont parvenues. Ma dernière t'indiquoit mon passage de Londres en Ecosse, & tu te rappelleras sans doute les particularités que je t'en ai dit, sur-tout au sujet de la haine implacable que ces peuples ont l'un pour l'autre. Il suffit de te repeter ici que les Anglois sont ennemis de tous ceux qui ne sont pas
né

né dans leur pays. Cependant il est certain que le grand nombre de Partisans que les Stuards à qui ce Royaume appartient de droit, ont dans cette partie des Isles Britanniques, ne contribuë pas peu à aliéner les peuples d'Albion contre ceux de Calédonie. Les circonstances que je vais te décrire dans le cours de cette Lettre, te le prouveront.

Les François dans l'avant dernière Guerre, donnèrent le Commandement d'une Armée au petit-fils de Jacques II. connu sous le nom de Prétendant. Ce dernier ravi de trouver un secours aussi puissant que celui-là, ne manqua pas de saisir cette occasion favorable de rentrer dans la possession de ses biens. Il s'embarqua avec son Corps d'armée & fit voile vers l'Ecosse où il pénétra assés heureusement pour flater ses espérances. Il eût même de grands succès dans les commencemens, battit ses ennemis, & leur fit redouter les Armes d'un Prince

Prince qui cherchoit à vanger les ignominies que son bisayeul avoit reçu. Plusieurs familles illustres d'Ecosse ne tardèrent pas à se ranger de son côté; la fortune sembloit dès lors ne lui laisser aucun doute de la réussite de ses entreprises, & elles auroient été infaillibles si le Ministère François avoit eu réellement envie de le protéger; mais le but de la Cour de France n'étoit rien moins que celui auquel ce Prince infortuné s'étoit attendu. Une Armée qui ne reçoit aucun secours, s'affoiblit malgré ses victoires & devient tôt ou tard la proie de ceux qui l'ont redouté; c'est ce qui arriva bientôt à celle-ci.

On pourroit presque présumer que la politique de la France n'étoit pas comme je te l'ai déjà fait appercevoir, de faire remonter les Stuards sur le Trône de la Grande-Bretagne; mais qu'elle vouloit s'en servir comme d'un épouvantail pour les Anglois. C'étoit effectivement un moyen sûr d'affaiblir
les

les forces de ces derniers , puisque redoutant les armes de cet Illustre prostitué , ils portèrent une grande partie de leurs Troupes en Écosse pour s'opposer à son entreprise. L'Armée du Prétendant ne recevant aucun renfort , fut entièrement défaite à Cul-loden. Ni la valeur , ni le courage , ni l'intrépidité & même le désespoir , ne purent s'opposer au nombre des Anglois. Ils saccagèrent tout ce qui se trouva à leur rencontre , & il y en eût peu qui échappèrent à leur rage à la faveur de la fuite. Le Prétendant dont la tête étoit à prix , se sauva heureusement & se cacha dans les bois & les montagnes , jusqu'à ce qu'enfin il trouva moyen de repasser en France. Les peines qu'il eût avant d'en venir à bout & les maux qu'il souffrit , demanderoient un détail trop long pour que je puisse l'entreprendre dans une lettre. Je me contenterai de te dire que ses malheurs entraînent celui de tous les partisans Écossois. Plusieurs familles furent ruinées , & tous ceux
qui

qui ne purent éviter les mains des Insulaires, périrent ignominieusement sur l'échaffaut.

Ce Prince à l'abri de tous les caprices du sort, ne perdit point espérance jusqu'à la défaite de Conflans dans la Guerre qui vient de finir. Mais ce coup en fut un pour lui des plus sinistres qui puisse arriver à un Héros dont la grandeur d'ame s'est manifesté tant qu'il a cru pouvoir se flatter d'être Souverain d'une Couronne qui lui revient de droit.

Les Infortunes des François augmentant ses désastres, il se livra aux chagrins les plus cuisans, de là à la débauche, & réduit dans la ville capitale d'un petit Duché contigue à la France, il passe les jours les plus cruels. Une Dame qu'il aimât & dont il eût une Princesse, furent longtems les victimes de ses accablans souvenirs ; mais ces deux Compagnes de ses malheurs ne pouvant résister
aux

aux douleurs dont elles étoient pénétrés des inquiétudes qui le déchiroient , prirent le parti de s'exhiber , & laissèrent ce Prince en proie à toute l'amertume du sort auquel il semble être condamné. Je suis &c.

LETTRE VII.

A DUBLIN le 1764.

JE suis passé d'Edimbourg en Irlande, afin de pouvoir t'éclaircir à fond de l'état des Peuples qui composent les Isles Britanniques. Les Irlandois sont vis-à-vis des Anglois dans le même cas , que les Ecoissois. Un Etre supérieur à toute creature humaine semble permettre ces divisions , pour ôter à ces Nations la force invincible qu'elles auroient si elles étoient constamment unies comme nous le sommes avec les Tribus qui nous sont alliées.

Cependant les autres Européens, comme les Anglois, font usage d'un
livre

livre de piété où l'on trouve ces mots, *La Terre appartient au Seigneur, toutes les Créatures sont l'ouvrage de ses mains, . . . & ailleurs il en est le Père.* Pourquoi donc entre frères & à propos de rien, des alienations tant irréversibles ?

Le préjugé des Anglois concernant la haine qu'ils portent aux étrangers, est d'autant plus ridicule, qu'il semble n'embrasser que leurs plus proches voisins & ceux qui avec la Nation Angloise ne devroient naturellement former qu'un Corps parfaitement à l'unisson. Tout homme qui n'est pas vêtu comme eux, ou qui par son accent même en parlant leur propre langue, leur paroît être né dans un autre pays, est apostrophé du gros du peuple par des injures les plus outrageantes. Fut-il Arabe ou Ethiopien, blanc ou bazané, Italien, Allemand ou Espagnol, ce n'est jamais qu'un chien de françois, un lâche, un poltron, & même un coquin.

D

Lors-

Lorsque je demandai à un homme accredité parmi eux, pourquoi leurs Loix ne reprimoient pas un tel abus ? Il eût la bêtise de me répondre que la Politique de l'Etat exigeoit cette Tolerance, comme pour nourrir le courage de ses compatriotes ; afin qu'il ne dégénérât point lorsque la Guerre se déclaroit contre la France. *Mais pourquoi*, lui dis-je, *confondre avec eux les autres Peuples de qui vous n'avez pas à vous plaindre ? C'est un mal*, me dit-il, *d'où il dérive un grand bien*. A cette replique, je lui tournai le dos tout honteux d'avoir rencontré un homme borné à tel point, & sans ame, sans génie, sans humanité.

J'ai appris qu'en France la lie du Peuple des Provinces limitrophes à l'Angleterre, agissoit à cet égard de représailles envers les Anglois ; mais je puis t'assurer que les gens un peu au-dessus du commun, rougiroient d'en faire autant. Bien loin de-là, ils
se

se piquent d'accueillir civilement les étrangers , & sur-tout les Anglois , & de leur rendre tous les bons offices dont ils sont capables.

Je conviens qu'en général les Anglois ont une supériorité de génie & un élévation d'esprit qui l'emporte sur certaines Nations de l'Europe ; mais ils s'en prévalent trop ; & dans leurs paroles comme dans leurs actions , l'orgueil & le mépris sont trop souvent de la partie.

Je m'entretenois un jour avec l'un de leur Député à la Chambre qu'ils appellent *les Communes* , & je lui demandai quelle différence il faisoit , quant au pouvoir & à l'autorité du Roi de France , avec celui d'Angleterre ? Aucune, me répondit-il, parce qu'il n'est point de parallèle entre un Roi qui l'est d'autant de Rois , & un Tyran qui ne commande qu'à des Esclaves.

Don Michel de Cervantes,* auroit mieux tiré partie de cette hyperbolique Rodomondate que moi. J'aurois souhaité n'avoir point eu de ménagement à garder en présence de cet héroïque Représentant de St. A***, je n'aurois pas manqué en lui parlant de substituer au mot de Monsieur, celui de Sire; mais pour ne pas oublier mon devoir envers toute une Nation couronnée, je ne manquai point de donner à mes porteurs de chaise le Titre de Majesté, & à mon décroteur, celui d'Altesse Royale.

Les Ecoffois l'emportent en fierté sur les Anglois. Tu dois t'imaginer, Frère, que le Lord B** en avoit une bonne doze, & que tandis qu'il y a eu un grand Prince sous sa Tutelle, il ne lui a pas beaucoup prêché d'exemple, la douceur & l'affabilité. Il étoit pour le moins aussi sauvage que le Ministre P*. Ses entrailles étoient encore

* L'Auteur de Don Quichote.

encore beaucoup plus brulées de la soif de l'or. Il s'étoit considérablement enrichi au préjudice d'un sien beau-frère, & ne doute pas que pendant le peu de mois qu'il a été en place, il n'ait pêché en eau trouble. L'Achât d'une maison de cent mille Liv. Sterl. dit à ce sujet bien des choses auxquelles je ne dois rien ajouter.

Mylord H*** qui vient d'obtenir l'un des Secretariats de l'Etat, est de tous les Anglois celui que notre Tribu, & tous les habitans des vastes forêts qui nous environnent, ont le plus à redouter. C'est un homme qui depuis sa tendre jeunesse s'est appliqué jour & nuit à étudier & à connoître les vrais intérêts de sa patrie. Comme par lui-même il n'est pas au rang des plus riches de ses compatriotes, son extrême œconomie est en quelque sorte tollérable : mais pour notre malheur il est au nombre des plus sensés, des plus pénétrans & des plus judicieux de tous les Anglois,

& je fouhaiterois bien qu'un certain J. W. qui fait avec sa plume la guerre au présent Ministère, put obliger le Lord H * * * à s'aller cacher pour le reste de ses jours dans Bushy Parck. Nous & nos Alliés triompherions bientôt du peu de Troupes Angloises dispersées dans la Caroline, la Virginie, la Pensilvanie, la nouvelle Yorck, la nouvelle Ecosse, le Canada & dans les autres possessions des Anglois en Amérique. Cependant, Frère, si le vrai mérite est une fois récompensé par cette Nation fiere & présomptueuse, H * * * ne sera pas sitôt dépouillé de son Emploi: & si ses plans sont suivis, il nous donnera de l'occupation pour plus d'un jour. Il ne manquera pas de représenter à sa Nation les fautes qu'ont fait les Ministres qui l'ont devancé en négligant les mesures qu'ils devoient prendre pour mettre leurs Colonies à couvert de nos invasions, de nos flèches & de nos dards. Il ne manquera pas de persuader le Roi son Maître qu'il y va de la gloire

gloire de son Trône & de l'intérêt de toute la Nation , de nous repousser bien avant au de-là des montagnes qui séparent les établissemens Britanniques d'avec la Louisiane & la rivière de Mississipi. Que pour cet effet il faudra renforcer l'intrépide & l'infatigable Jeffery Amherst leur Général, qui s'est déjà acquis tant de gloire & de réputation en Amérique en combattant les François pendant la dernière Guerre. Et s'il est écouté, je crains bien que nos compatriotes ne payent de leur sang , tout celui des colonnistes Anglois qu'ils ont repandu.

Albanie & le Fort Mobile que les François ont été contraints de céder aux Anglois, étoient disent les Creeks, situés dans un pays qu'ils n'avoient point donné, mais seulement prêté aux premiers. Apprends que parmi les Européens de tels effets ne se restituent jamais de plein gré, & que c'est l'usage de forcer les armes à la main, le dernier possesseur à s'en défaire.

faire. Jamais les François ne se feroient lassés de garder un pays qu'ils avoient pris la peine de défricher, de cultiver; & les Creeks les voyant enbonne posture pour le déffendre, n'auroient jamais osé entreprendre une guerre pour le ravoir.

J'étois déjà arrivé dans ce pays, lorsque j'ai appris que les Senacas & les Cayugas avoient déclaré la guerre aux Anglois. J'en ai été bien moins surpris qu'eux. Ils prétendent que ces Tribus ont été incitées par les François à inquiéter la Nation Britanique. Rien en cela d'extraordinaire; le fait se pratique aussi en Europe où l'on voit assez souvent, une Nation s'appuyer d'un Peuple voisin ou éloigné, & l'engager ensuite à prix d'argent à lui servir de Plastron, quand elle croit en venir aux prises avec un ennemi déclaré.

Quelques-uns veulent que les Senecas & les Cayugas ayent été engagés
par

par les François à les seconder, tandis que ceux-ci étoient en guerre avec les Anglois, & que l'irruption des premiers dans les établissemens Britanniques, n'étoit qu'une suite de cet engagement. D'autres prétendent que la France n'ayant fait la paix que pour respirer & recommencer la guerre avec beaucoup plus de vivacité qu'elle n'auroit pû la continuer pendant la dernière campagne, a fait négocier des Alliances secrètes avec nos Tribus, 1°. dans le dessein de ruiner les possessions des Anglois en Amérique. 2°. Afin que toute la Nation Britannique irritée de ce procédé, & bien convaincuë qu'il ne proviendrait que de la part des François, soit obligée à leur déclarer une seconde guerre, ce qui seroit d'autant plus onéreux pour les Anglois, qu'après une grande réforme parmi les Troupes de terre & de mer, ils seroient contraints à faire des dépenses immenses pour les remettre sur le pied où elles étoient avant la paix. 3°. Pour occuper en Amé.

Amérique une partie de leur force, & par conséquent les affoiblir en Europe; & 4°. enfin dans l'espérance avec le secours de nos Tribus de reconquerir l'Acadie & les autres contrées qui favorisoient la pêche du banc de Terre Neuve.

Je crains bien, Frère, que malgré le courage que nos Tribus respirent, ce ne soient nous les premiers qui serons les tristes victimes sacrifiées à l'intérêt ou à l'ambition de l'une ou de l'autre de ces deux Nations Européennes.

Toutes les deux ont de grands avantages les armes à la main, en présence des Armées de leurs voisins, où la discipline & la bravoure tiennent le premier rang. Les Anglois sont déterminés au combat, par un esprit qui leur est tout particulier & tout naturel; c'est celui de vaincre ou de périr. Le mépris qu'ils ont pour la mort, & le peu de réflexions qu'ils

qu'ils font sur l'avenir, leur fait donner tête baissée dans les armes de leurs ennemis, comme s'ils étoient immortels. Leurs Généraux payent de leurs personnes, & ne s'épargnent pas plus au combat que le moindre des soldats: enfin ce sont des héros; tu le sçais; tu l'as vû; je ne fais que te rapeller ce que toi-même as prononcé plus d'une fois.

Les François dans le combat consultent d'avantage la raison; la gloire prend plus de part aux efforts qu'ils font pour terrasser leurs ennemis que l'avidité de repandre du sang; & s'ils sont moins endurcis aux peines, aux fatigues & aux travaux que la guerre exige; ils sont plus habiles que les autres en ruses & en finesse.

Les Anglois ont moins de ces fortes d'officiers que l'on appelle Ingénieurs, & qui sans cesse appliqués à la science qui dirige l'attaque & la deffense des places, y puisent des connoiss.

noissances très-utiles & plus encore
défavorables à leurs ennemis.

Voilà Frère, les Guerriers que nos
Américains ont à redouter. Si nous
commençons à entreprendre des guer-
res contre les uns ou les autres en
attaquant leurs possessions en Amé-
rique; si nous servons les François
contre les Anglois, & ensuite les
Anglois contre les François, nous
leur apprendrons à connoître nos
forces & nos foiblesses; & lorsque
nous y penserons le moins, ils nous
assailliront & nous traiteront peut-
être avec autant de férocité & d'inhu-
manité que les Senecas & les Cayugas
traitent aujourd'hui les habitans des
frontières de la Caroline, de la Vir-
ginie & de la Pensilvanie.

Souviens-toi de la Harangue que
fit l'un de nos anciens Chefs à nos
Ancêtres, après que les Espagnols à
force de tyrannie & de tourmens nous
eurent contraints de leur abandonner
nos

nos plus belles Provinces. „ Frères,
„ *leur dit-il* , laissons à ces Barbares
„ cruels & inhumains, le soin de s'en-
„ trehaïr & de s'entredéchirer pour
„ la possession de quelques pouces
„ de terre qu'ils nous ont enlevés: il
„ nous restera encore assez de déserts
„ & de forêts où nous pourrons goû-
„ ter les délices de la paix. Scachant
„ nous borner au simple nécessaire,
„ la terre nous produira assez de ra-
„ cines & de gibier pour subvenir à
„ nos besoins; & n'ambitionnant que
„ ces choses, nous serons plus heu-
„ reux & plus riches qu'eux.

On répand ici la nouvelle que la
Tribu des Chataros, avec celles des
Chicacas & des Creeks, sont affe-
ctionnés aux Anglois & prennent
parti contre les Vandoits, les Senecas
& les Cayugas. Nous voilà donc
Frère, par les Européens armés les
uns contre les autres. Notre destruc-
tion tôt ou tard augmentera leur
puissance & ne laissera à nos arrières
neveux

neveux que le choix de la mort ou de l'esclavage. Mourons s'il le faut; mais que ce soit pour défendre le plus précieux de tous nos biens, la LIBERTE.

La désolation que les Vandoits & les Senecas ont répandue parmi les colonistes Anglois sur les confins de la Virginie & de la Pensilvanie, excite la compassion de leurs Frères dans la même communion. Ceux qui auront échappé à la hache de ces Sauvages excités par les François, ne manqueront pas d'être humainement secourus par leurs compatriotes : & il est assez naturel de penser que les maux & les douleurs qu'ils ressentent, engendreront dans leur cœur la haine & le ressentiment qui enflame la vengeance.

Par les Conseils d'H***, on a déjà ici donné ordre aux Troupes qui devoient faire voile de l'Amérique pour l'Angleterre, de retrograder & d'aller

d'aller renforcer les Régimens & les Milices de la Virginie, de Pensilvanie & de la Caroline méridionale. Des Ingenieurs & des Architectes en Fortifications, doivent les accompagner pour construire de nouvelles Citadelles & relever celles que nos Américains pourroient avoir ruiné. Une Artillerie formidable & des munitions de toutes especes s'embarquent avec eux, & tu dois bien t'imaginer que si nos Américains françois tombent entre leurs mains, les Anglois ne manqueront pas d'user de représailles.

Malgré les relations qui paroissent ici du carnage, & des embrasemens qui ont réduit les colonistes Anglois à abandonner leurs foyers & à se retirer dans des creux d'arbres & de rochers pour se dérober à la hache des Aggresseurs; malgré cela, dis-je, l'on voit arriver dans cette ville & dans les Ports des Isles Britanniques, des familles entières qui demandent

E

à

à passer en Amérique, pour y défricher & cultiver les terres à la façon des Européens. Ce sont de pauvres gens, les uns fugitifs de leur pays, parce qu'on vouloit les y forcer d'adorer l'Etre suprême dans un langage qu'ils n'entendent pas, & d'autres à qui le fleau sanglant de la guerre a enlevé tout ce qu'ils possédoient. Le Trésor de l'Etat leur accorde la plus forte portion de ce qui leur est nécessaire. Les cœurs tendres, charitables & compatissans achèvent le reste.

C'est Mylord H * * * qui est leur protecteur en chef, qui dirige leur route & qui leur fait assigner les lieux où ils doivent habiter. C'est le même qui a projeté de transplanter la Religion protestante en Canada.

Tu vois par-là, combien nous devons souhaiter que ce vrai pilier des intérêts Britanniques, soit renversé à ne pouvoir jamais se relever; puisque par la vigilance & son activité,
nous

nous aurions tout à redouter de la Population qu'il introduit vers nos frontières.

Ne crois pas cependant que toutes les pauvres familles Européennes qui s'expatrient pour venir habiter nos déserts, soient en Amérique également heureuses. Il est vrai qu'il en est qui prospèrent, & dont les enfans à la seconde & à la troisième génération deviennent de très-puissans rentiers ou de riches Négocians en pelletterie & en fourures ; mais il en est aussi qui se voient exposés aux plus sinistres revers.

Croirois-tu que parmi les Anglois, il est des cœurs assez durs & barbares, pour traiter quelqu'un de ces Emigrans ou Réfugiés avec la même inhumanité qu'ils traitent les Nègres de leurs plantations de la Jamaïque ? C'est ce que j'ai eu la douleur de voir même dans les Ports de la Hollande où se rendoient ces misérables créatu-

res pour passer à Londres. Le Capitaine de la chaloupe sur laquelle plusieurs d'entr'elles se trouvoient, son Pilote & ses Matelots ne se contentoient pas de leur parler en maîtres & en tyrans, mais encore ils exercoient toute l'autorité sous le plus léger prétexte. De grands coups de corde suivoient de près les injures. Les larmes & les soupirs de ces malheureux étoient leur unique consolation. Aussi dès qu'ils étoient arrivés à Londres, ils se rembarquoient bientôt ou pour la Russie ou pour d'autres climats dans lesquels ils espéroient un traitement moins rigoureux.

Je conviens que ces féroces & coupables marins auroient été sévèrement punis, si Mylord H * * * avoit été informé de leur tyrannique procédé; mais quel moyen de réprimer les abus quand les Ministres se dérobent à la vuë de ceux qui en sont l'objet, ou qu'ils ferment l'ouïe à leurs plaintes & à leurs gémissemens?

Plus

Plusieurs familles de ces Emigrants s'étoient embarquée à leurs propres dépens pour passer à la Nouvelle-Yorck. C'étoient des Salzbourgeois & des Suisses qui avoient apportés avec eux quelques bonnes Nippes & l'argent de la Vente de leurs biens ou de leurs meilleurs effets. Le Capitaine du Navire dépoüillé de tous sentimens d'humanité & de Religion, les promena pendant six mois de Mer en Mer & toujours sous le prétexte des Vents contraires.

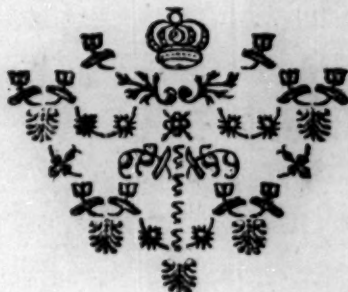
Les provisions que ces gens-là avoient faites pour leur trajet qui n'est tout au plus que de six semaines, vinrent enfin à leur manquer; c'étoit ce que ce véritable Pyrate demandoit, pour avoir occasion de leur vendre au poids de l'Or les choses les plus nécessaires à leur subsistance: il falloit en passer par là ou mourrir de faim. Quand ce scélerat qui s'étoit déjà emparé de leurs Nippes, les

les eut entièrement depouillés par forme de paiement ; il leur fit encore un Compte du surplus qu'il prétendoit leur avoir fourni pour des sommes qu'ils étoient hors d'état de payer , & pour lesquelles cet Anglois eût la cruauté de les vendre comme esclaves à ceux qui voulurent les acheter.

Les Anglois nous appellent Sauvages ; je le suis Frère , comme toi : & nous devons tous deux frémir d'un récit dont le fait en outrageant l'Etre suprême , déshonore l'humanité. Laissons aux féroces habitans de la Nigritie & des déserts brûlans de l'Afrique , le soin de suivre des modèles si détestables ; mais au moins entre Sauvages qui habitent en paix les mêmes climats , & qui adorent l'Astre immortel qui éclaire l'Univers ; soyons plus doux & plus traitables que ne le sont même les Anglois envers leurs compatriotes Européens.

péens. Piquons-nous les uns envers les autres de générosité, de charité & de libéralité. Etendons ces vertus jusques sur nos ennemis, & faisons-nous un devoir tout particulier de leur en donner l'exemple.

F I N.





1117